

Avertissements

Il m'aura fallu de nombreux mois de recherches et de documentation pour traiter au mieux le thème de la mafia, abordé dans les deux tomes d'*Omerta*. Pour me rapprocher au plus près de la vérité et pour rendre le texte le plus réaliste possible, j'ai dû évoquer des sujets pouvant heurter la sensibilité de mes lecteurs et lectrices. Bien que romancé, ce livre traite de thèmes tels que la violence physique et verbale, le meurtre et la drogue. Il en va de ma propre responsabilité de vous avertir, cher·ère lecteur·ice, de ne pas poursuivre l'aventure si vous ne vous sentez pas à l'aise avec tout ceci.

À la mémoire de mon papi adoré.

1

Joy

J'expire longuement. Une fois, deux fois, puis je stoppe ma course infernale pour admirer le lever du soleil sur l'Hudson River. Jamais je ne me lasserai de ce spectacle. Des couleurs ocre qui ondulent sur l'eau, du bruit des vagues qui s'échouent sur le sable humide ou encore celui de la ville qui se réveille doucement. Il y a peu d'endroits où je me sens ainsi protégée, en sécurité et en complète connexion avec moi-même. Mais ici, à Brooklyn, où j'ai grandi, je suis chez moi.

Doucement, je reprends ma respiration et jette un coup d'œil à ma montre : six heures.

— Timing parfait, commenté-je en analysant mon parcours.



Une heure de running plus tard, sur la promenade du Brooklyn Bridge, je suis enfin prête à affronter la journée qui m'attend de l'autre côté du célèbre pont.

Manhattan m'a toujours effrayée. Je trouvais fous les New-Yorkais qui s'évertuaient à penser que la vie pouvait y être douce. Trop de bruit. Trop d'agitation. Trop « d'affaires à régler » et de « je n'ai le temps de rien ». Mais on ne m'avait pas dit qu'en devenant journaliste pour le *New York's One* – l'un des plus gros journaux de la Grosse Pomme – je serais non seulement obligée d'y travailler, mais aussi d'y vivre et de passer le plus clair de mon temps dans un taxi ou au milieu d'une foule d'inconnus marchant trop vite et parlant trop fort.

Brooklyn est mon refuge, ma bouffée d'oxygène. Chaque matin, mon footing le long de la promenade est ma bénédiction, ma façon à moi de commencer la journée de manière positive en oubliant le stress et la frénésie du quartier voisin.

Je contemple une dernière fois le reflet du soleil sur les eaux sombres du fleuve. Mon père adorait l'océan. Dès qu'il avait un peu de temps, il sortait son vieux bateau de pêche et s'en allait voguer sur les eaux new-yorkaises, au large du Brooklyn Bridge Park. Au grand désespoir de ma mère qui, contrairement à papa et son caractère très solitaire, avait constamment besoin d'être entourée pour se sentir épanouie. Ils me manquent. C'est constant et ça ne se dissipera jamais, pas un seul

instant. Il faut juste apprendre à vivre avec la douleur et la solitude qui deviennent tout à coup de proches compagnons de route.

Parfois, je ressens un profond sentiment de colère, contre la vie, la mort, contre le cancer qui a emporté maman et la balle de l'arme qui a tué papa. Orpheline de mère à douze ans, complètement seule à vingt-et-un.

Mais d'autres fois encore, je retrace ce qu'a été ma vie auprès d'eux ; auprès d'une mère tendre, douce et bienveillante et d'un père à l'écoute, protecteur et indulgent. Je me dis que j'ai eu une chance incroyable de naître dans une famille comme la mienne, où l'amour était le ciment de nos relations, où j'avais le droit de parler, rire et donner mon opinion. Je suis devenue la femme que je suis grâce à eux. Beaucoup d'autres n'ont pas eu ma chance. Mes parents sont mes souvenirs les plus beaux et les plus précieux. Et il y a tellement d'enfants à travers le monde qui, contrairement à moi, n'ont pas assez de temps pour se créer leurs propres souvenirs.

Je ferme les yeux, alors qu'un bref sourire passe sur mon visage lorsque je les salue dans ma tête. Puis je réinsère mes écouteurs loin dans mes oreilles, réactive la musique sur mon iPhone, et me lance de plus belle sur la baie pour rejoindre la rive le plus rapidement possible. Je ne dois pas être en retard au travail si je ne veux pas me faire étripper par Meryl.

Meryl Stevens. Cinquante-deux ans. Rédactrice en chef du *New York's One* depuis plus de dix ans. Le genre exigeant. Très exigeant. Trop exigeant... C'est elle qui a la lourde responsabilité de valider ou non un papier avant sa sortie. Autrement dit, c'est elle qui décide si nous faisons bien notre travail ou pas. Et gare à celui qui rendrait un article déplorable. Meryl n'aime pas la médiocrité. Elle le fait savoir et le revendique. Son perfectionnisme et son assurance font d'elle une formidable journaliste et une remarquable rédactrice en chef. Le *New York's One* est l'un des plus gros quotidiens de la ville. Il est lu chaque matin par des millions de personnes à travers New York, les États-Unis et même dans le monde entier. La pression qui pèse sur ses épaules est inimaginable. Mais cette femme est infatigable. Pire, elle ne connaît pas la peur. L'échec ne fait pas partie de son vocabulaire. Je l'admire. C'est en lisant ses premiers articles il y a de ça dix ans que j'ai su : je voulais être journaliste. Aller là où l'on ne m'attend pas, poser les questions qui fâchent, trouver des réponses et apporter des solutions. Après mes études, j'ai fait des pieds et des mains pour obtenir un entretien avec la grande Meryl Stevens. J'ai presque dû camper plusieurs jours en bas de l'immense building du journal pour pouvoir la rencontrer.

« Vous êtes têtue et culottée, m'avait-elle sermonnée en me regardant à travers ses lunettes noires. Mais vous êtes persévérante, je vous le reconnais. »

Elle avait fini par me demander de lui écrire *un* article. Un seul article qui ferait office d'entretien d'embauche. Je pouvais choisir le sujet que je voulais. J'avais carte blanche sur le fond et la forme. Si l'article était mauvais, elle ne voulait plus jamais me voir traîner dans ses pattes. S'il était bon, elle m'intégrait à son équipe. J'ai travaillé nuit et jour. Je crois que je n'ai pas mangé ni dormi pendant soixante-douze heures pour obtenir ce poste. Quand j'ai finalement posé mon article sur son bureau, j'étais sûre de moi : j'allais décrocher ce job.

« Vous êtes têtue, culottée, persévérante... et vous n'êtes pas si mauvaise », m'avait-elle lancé avant de valider mon recrutement.

Voilà. Enfin. J'étais journaliste. J'exerçais le métier de mes rêves avec comme patronne la femme qui m'avait inspirée durant tant d'années. Meryl Stevens, reporter de guerre, journaliste politique et rédactrice en chef du plus gros magazine de New York, croyait en moi. Il était temps que je commence à y croire moi aussi.

Sept heures cinquante, je pousse la porte du gratte-ciel new-yorkais d'un pas pressé, ma sacoche à la main, les cheveux encore humides. Je me faufile dans le premier ascenseur qui ouvre ses portes en n'oubliant pas d'appuyer frénétiquement sur le bouton de l'étage correspondant à mon service. Je réajuste la jupe de mon tailleur et tente un regard dans le miroir qui recouvre les murs de cette si petite pièce. Mon chignon brun est de travers et mon mascara a légèrement taché ma paupière.

— Pas glorieux, tout ça, Joy, me fais-je moi-même remarquer en essuyant la petite trace noire au coin de mon œil.

Le *ding* de l'ascenseur me stoppe net dans mon démaquillage intempestif et je reprends ma course effrénée à travers les longs couloirs qui mènent à l'open space.

— Salut Joy ! me lance Mary, la réceptionniste, avec son éternel sourire jovial.

— Bonjour Mary ! réponds-je du même ton en saisissant fermement le café qu'elle me tend au passage. Merci Mary !

Je l'entends rire lorsque je continue mon enjambée endiablée. OK, je le reconnais, la ponctualité, ce n'est pas mon fort. C'est quelque chose sur lequel je travaille depuis que je suis arrivée ici – c'est-à-dire environ quatre ans. C'est long, oui, mais je fais du bon travail. Meryl le sait. Ce qui me permet de ne pas trop souffrir de ses remontrances.

Notre étage est agréable. L'open space est lumineux et très peu de cloisons nous séparent les uns des autres. Meryl dit que cela facilite la cohésion d'équipe, nous permet de nous entraider et d'apprendre des uns et des autres. D'ici, la vue sur Manhattan est improbable, mais celle qui dispose du plus beau panorama est bien Meryl. Niché sur une mezzanine, son bureau trône en maître.

Huit heures une, je m'écrase bruyamment sur mon siège et jette ma sacoche devant moi. Je commence tout juste à ouvrir le zip de mon sac quand on m'interpelle :

— Parker ! Dans mon bureau, tout de suite.

Je n'ai pas besoin de lever les yeux vers mon interlocutrice pour comprendre de qui il s'agit. Accrochée à la rambarde de l'escalier, Meryl me fait signe de la rejoindre. Et au ton qu'elle emploie, il faudrait être folle pour la faire attendre. J'attrape un bloc-notes et un crayon pour me donner une contenance et me dirige vers son bureau sous le regard bienveillant de certains de mes collègues.

Je frappe deux coups à sa porte.

— Entre.

Je passe une tête dans l'embrasure en brandissant mon carnet de feuilles blanches.

— Je viens en paix.

Je tente l'humour. Sans conviction.

Elle retire ses lunettes et lâche son ordinateur des yeux pour me jeter un regard à la fois désespéré et amusé.

— Pour ma défense, il est précisément... huit heures cinq ! dis-je en jetant un coup d'œil rapide à ma montre. Et je suis arrivée à huit heures une. Donc oui, évidemment, si tu veux me réprimander pour une minute de retard, tu as le droit de le faire, tu es la boss et...

— Joy, je me fous de ton retard, je ne t'ai pas fait venir pour ça, me coupe-t-elle.

Un peu hébétée, je la questionne :

— Ah oui ? Et je suis ici pour... ?

— Il me semble que tu travaillais sur un article à propos du trafic de drogue à New York, non ?

— Oui. C'est toujours le cas. Je peaufine et je continue mes recherches. Ne me demande pas de te sortir un papier en quelques jours, Meryl.

Elle s'enfonce dans son siège et croise les bras en me regardant.

— J'ai reçu un appel de la police ce matin même.

Là, elle pique ma curiosité.

— L'info n'est pas encore sortie, mais il s'avère qu'ils viennent de mettre la main sur plus d'une tonne de cocaïne en provenance de Los Angeles.

J'écarquille les yeux et me redresse vivement. Je me frotte les mains devant un scoop aussi énorme. Si l'information est confirmée, elle étoffera mon article, voire me permettra de le développer davantage.

— Je vais parler à la police.

La perspective d'apporter du corps à mon article en discutant avec les hommes chargés de l'enquête me surexcite.

— Et c'est là que nous arrivons au but de notre entrevue, Joy : tu n'iras pas voir la police, car je te retire le sujet.

Mon sang ne fait qu'un tour. Est-ce que j'ai bien entendu ? Elle refuse que je termine l'article sur lequel je travaille depuis des mois ? C'est injuste !

— Quoi ?

Elle sent que je perds mon sang-froid. Elle se redresse et ajoute d'une voix douce :

— Joy, je ne le fais pas de gaieté de cœur. Tu as la fâcheuse tendance à toujours te retrouver dans des situations qui ne sont favorables ni pour toi ni pour le journal.

— Mais... c'est complètement faux !

Elle m'octroie une moue dubitative et moqueuse.

— Oh, vraiment ? Tu veux peut-être que je te rappelle la fois où tu es partie en « immersion » parmi les *Hell's Angels* ? Une fracture du poignet pour être tombée de moto et trois semaines sans pouvoir écrire le moindre papier.

— J'avais tout tapé de la main gauche, tu exagères, me défends-je, non sans une petite pointe de culpabilité.

— Ou plus récemment, ton voyage à Washington pour tenter « d'infiltrer » la Maison-Blanche ?

Je baisse les yeux. Ça n'a pas été une réussite.

Omerta

— Joy, c'est le FBI qui t'a ramenée par la peau des fesses ! Tu aurais pu avoir de graves ennuis et moi aussi.

— Tu sais comme moi que Donald Trump doit avoir une tonne de choses à cacher !

Ma défense ne passe pas. Elle fronce les sourcils, indéchiffrable.

— Tu n'auras pas ce sujet.

— Meryl ! J'ai travaillé dur sur cet article.

Je tente la pitié. Après tout, je n'ai plus rien à perdre.

— Non.

Cette femme est intraitable.

— Une enquête doit être menée ! On parle de narcotrafic. En plein New York. Tout cela, avec ce que j'ai déjà, va donner un article que tu pourras mettre en une de ton journal.

— Je ne remets pas en question la qualité de ton travail, Joy. Tu es une bonne journaliste, peut-être même la meilleure de mon équipe. Mais tu dois comprendre que certaines limites ne doivent pas être franchies.

— Tu es injuste.

Elle me sourit alors que je croise les bras sur ma poitrine, façon petite fille boudeuse.

— Je veux que tu travailles avec Anderson. Donne-lui toutes tes infos et ce que tu as déjà.

— Anderson ?!

Là, c'est un cri qui vient du cœur. Elle ne peut pas me demander de tout laisser à Anderson. N'importe qui, mais pas lui. Je hais Anderson. Il n'est qu'un macho prétentieux, arriviste et profiteur. Je déteste tout chez cet homme. Dès le début de mon parcours au *New York's One*, il n'a cessé de me mettre des bâtons dans les roues. Il a plagié mes articles et m'a volé les sujets les plus intéressants pour les réduire à néant. Tout cela parce que j'ai eu l'audace de refuser un rencart avec ce gros lourdingue. Il ne doit son poste de journaliste qu'à la place de son père au conseil d'administration du *One*. Sans lui, cet incapable passerait ses journées à boire de la bière et manger des pizzas en caleçon sur son canapé.

— Anderson est nul ! Tu le sais, Meryl. Mes articles sont dix fois meilleurs. Celui-ci est important, je dois l'écrire. Ne le confie pas à cet imbécile. C'est du suicide !

Je sais ce qu'elle pense de Matt Anderson. Bien évidemment qu'elle le trouve lamentable et dénué de talent. Il représente tout ce qu'elle combat : un homme qui pense que la femme ne devrait pas être à un niveau égal au sien. Meryl s'est battue contre bien des hommes pour avoir le poste qu'elle occupe aujourd'hui. C'est une femme forte et indépendante qui n'a besoin de personne pour être la meilleure. Anderson déteste devoir obéir à une femme. Meryl le sait.

Omerta

— Anderson est sur le coup, achève-t-elle enfin. Et la discussion est close.

Son intonation ne laisse place à aucune négociation.

Je me lève, renfrognée et en colère. Alors que je m'apprête à quitter son bureau, Meryl m'apostrophe une nouvelle fois :

— J'ai quand même un travail à te confier, Joy.

Elle a retrouvé son calme. Moi, non.

Je me retourne en essayant de paraître le plus détendue possible. La situation semble presque l'amuser.

— On me demande de faire un papier sur les hommes d'affaires les plus brillants du pays. Il s'agit de brosser un portrait de quatre jeunes businessmen en pleine ascension ou ayant créé une start-up déjà florissante.

Si elle me demande ça, je la tue.

— Je voudrais que tu commences par Liam Castelli.

Est-ce que je vais plutôt utiliser une hache ou un couteau ?

— M. Castelli est un magnat du transport. Il a repris l'entreprise de son père et en a fait une des multinationales les plus prospères de notre pays.

Je pourrais l'enterrer dans Central Park. Tess pourrait m'aider. Après tout, une meilleure amie se doit d'être là dans ce genre de moment glauque.

— Joy ? m’interroge-t-elle pour s’assurer que je suis bien le fil de la conversation.

— J’imagine que je n’ai pas vraiment le choix, soupiré-je, contrariée.

— Pas vraiment, en effet. J’attends de toi que tu sois agréable et efficace avec M. Castelli. Il n’a pas pour habitude de parler à la presse. C’est une vraie chance pour nous.

Je ne prends pas la peine de répondre et quitte son bureau avant de l’entendre ajouter :

— Et Joy, sois ponctuelle !

— J’avais *une* minute de retard, Meryl ! Une ! me défends-je en passant une dernière fois la tête dans son bureau.

Je peux deviner son sourire à travers la cloison lorsque je referme la porte.

Je m’abats lourdement sur le fauteuil de mon bureau et cache mon visage au creux de mes bras pour étouffer un grondement.

— Anderson. Elle a donné mon article à Anderson !

— Aïe... J’en conclus que ta journée ne commence pas de la meilleure des manières...

Andy me jette une œillade compatissante en se redressant pour me regarder par-dessus son ordinateur.

Je pose mon menton sur mes avant-bras et reste avachie de tout mon long. Dans un soupir, je me lamente :

— C'est la pire punition qu'elle puisse me donner. Andy, tu te rends compte ? Anderson ! Elle aurait pu choisir n'importe qui d'autre ici, mais elle choisit celui qui a le moins de talent !

Mon ami s'esclaffe de bon cœur.

— Entre nous, surtout celui qui a le papa le plus riche du *New York's One*...

Il m'arrache un sourire. Voilà le secret d'Andrew Conner : il ne dramatise jamais et garde le sourire en toute circonstance. C'est comme si un sourire permanent lui avait été greffé sur le visage à la naissance.

Quand j'ai rencontré Andy il y a quatre ans, cela faisait déjà deux ans qu'il avait lui-même été embauché pour rejoindre l'équipe de Meryl Stevens. Il a été mon premier soutien, mon premier réconfort au début de cette folle aventure. Il m'a aidée à m'intégrer et, petit à petit, est devenu un ami fidèle. C'est agréable de travailler avec Andy. Il me connaît et sait quand je peux m'accorder un moment de détente... Néanmoins, il sait aussi à quel point je déteste être dérangée lorsque je me lance dans une session d'écriture. Je travaille régulièrement en étroite collaboration avec lui, c'est pourquoi nous avons demandé à être installés l'un en face de l'autre. J'ai trouvé en lui un binôme que je n'aurais nulle part ailleurs. Nous nous complétons parfaitement. Il me freine

quand je vais trop loin et je le pousse là où il n'ose pas s'aventurer. Andy est l'homme idéal, en somme. Un grand romantique, un cœur tendre, un humour ravageur et une intelligence remarquable. Quand je l'ai présenté à Tess, elle est immédiatement tombée sous son charme. Comme moi et à peu près la moitié des femmes qui croisent sa route... Un visage mince et anguleux entouré de mèches noires et sauvages qui tombent sur un regard ténébreux aussi intense qu'angélique. Oui, Andrew Conner est un homme magnifique... Seulement, tout cela n'est que peine perdue. Nous, les femmes, aimons Andy, mais Andy, lui, n'aime pas les femmes... Ou, tout du moins, pas de cette manière.

— Allez, Joy ! me remotive-t-il gaiement. Ta carrière ne s'arrêtera pas à un article. Meryl sait ce qu'elle fait. Fais-lui confiance.

— Tu ne comprends pas, Andy.

Je m'approche un peu plus de lui et chuchote pour qu'il soit le seul à m'entendre :

— La police vient de trouver plus d'une tonne de cocaïne en provenance directe de Los Angeles. Ce qui confirme ma théorie selon laquelle New York serait une plaque tournante d'un énorme trafic de stupéfiants.

Son regard se fait plus sérieux.

— Tu as déjà contacté Jim ?

Je grimace.

— Si je peux éviter de prendre contact avec mon ex-petit copain à chaque fois que je dois avoir affaire à la police, ça m'arrangerait grandement.

— Il nous a pourtant aidés sur bien des cas. D'autant plus que, sans lui, tu serais déjà en prison pour effraction, piratage informatique et bien d'autres raisons encore que je préfère ne pas évoquer.

Je plisse les yeux, faussement vexée.

— Je ne lui ai jamais rien demandé.

— Oui, c'est bien ça ton problème. Ce pauvre Jim est encore fou de toi et tu ne vois rien. Crois-moi, ma belle, si j'avais un ex-petit ami lieutenant de police aussi mignon que ton Jim, je ne perdrais pas mon temps avec un tas d'abrutis qui ne rappellent jamais.

Je secoue la tête vivement.

— Tu sais très bien ce qu'il en est avec Jim, Andy. Je n'ai pas envie d'avoir cette conversation avec toi de nouveau.

J'ouvre mon ordinateur portable afin de me mettre au travail.

Ma relation avec Jim était vouée à l'échec. Andy a été l'un des témoins de la fin de notre histoire. Nous ne nous entendions plus. C'est ainsi et je ne regrette pas un seul instant mon choix de l'avoir quitté. J'aime le fait de m'épanouir sans lui, de vivre pleinement mes choix et mes décisions.

— De toute façon, la question ne se pose même plus puisque je ne dois plus écrire sur ce sujet, mais sur la réussite d'un milliardaire fils à papa.

Je sens la colère m'envahir de nouveau en annonçant le thème de mon prochain article à mon ami.

Il ricane.

— Bien sûr. Fais-moi croire que tu vas renoncer à ton papier pour ça.

— Tu ne me crois pas ? Ce n'est pas toi qui me disais il y a un instant que je devais faire confiance à Meryl ?

— Oui... Mais je te connais assez pour savoir que lorsque tu as quelque chose en tête, tu vas au bout. Quitte à y laisser quelques plumes...

— Tu te trompes, fais-je, revancharde. J'abandonne cet article. Je vais écrire un papier brillant sur ce Liam Castelli dont m'a parlé Meryl, ainsi que sur tous ses petits copains chefs d'entreprise et je vais m'y tenir. Je n'ai encore jamais refusé d'écrire un article. Je ne commencerai pas aujourd'hui.

— Liam Castelli ? réfléchit Andy en pianotant sur son clavier.

— Oui. Mon sujet d'article. Celui que m'a confié Meryl pour me *consoler*.

Je secoue la tête en repensant à notre conversation. Décidément, j'ai vraiment du mal à digérer l'information.

— Ce nom me dit quelque chose, m’informe-t-il en passant d’un site à l’autre sur son ordinateur. Tiens ! Voilà.

Andrew fait légèrement pivoter son ordinateur pour me montrer les résultats affichés sur sa page Google. Peu d’actualités au sujet de M. Castelli. Quelques descriptions de son entreprise agrémentées de témoignages de clients et anciens employés, un bilan du chiffre d’affaires annuel qui montre l’impact de la firme aux quatre coins du monde.

— « Castelli Corporation, située à New York et dirigée actuellement par le P.-D.G. Liam Castelli, vingt-neuf ans, est une entreprise spécialisée dans l’import-export de marchandises diverses », lit mon ami. « Aujourd’hui considérée comme l’une des plus grosses multinationales du pays, elle doit à son gérant – et principal actionnaire – des bénéfices florissants et un développement qui n’a eu de cesse de croître depuis son arrivée aux commandes en 2014. »

J’ai déjà entendu parler de ce manitou du transport. Sa récente ascension a fait les gros titres de nos journaux à l’époque et, bien que je ne sois pas l’auteur de cet article, je m’étais étonnée de l’âge inhabituel du P.-D.G. qui se retrouvait du jour au lendemain propulsé sur le devant de la scène. Je ne m’y suis toutefois pas plus intéressée et l’information a dû me sortir de la tête depuis.

— Il est très jeune pour être à la tête d’une si grosse entreprise.

— Et surtout très discret, ajoute Andy. Pas un seul article officiel, pas une interview en cinq ans et je ne te parle même pas d'un éventuel passage sur un plateau télé...

Je prends conscience de ce qu'entendait Meryl par « il n'a pas pour habitude de parler à la presse ». Cet homme est d'une discrétion à toute épreuve et pourtant, le capital de son entreprise ne fait que croître année après année. Mon esprit journalistique et ma curiosité sont piqués au vif. Ce que ne manque pas de remarquer mon ami, taquin :

— Finalement, on dirait que le sujet ne sera pas aussi inintéressant qu'il y paraît.

Je lui envoie un coup bien placé dans l'épaule en guise de réponse. Je m'apprête à reprendre la lecture de la page lorsqu'une voix aussi désagréable qu'hypocrite vient titiller mes oreilles :

— Parker, Parker, Parker...

Je ferme les yeux un instant pour me ressaisir avant de répondre entre mes dents :

— Anderson.

— Je suis venu faire amende honorable. Tu avais raison, Meryl est saine d'esprit ! Elle m'a donné l'article le plus convoité du journal. On dirait bien que tu n'es plus sa numéro une.

J'hésite entre lui décocher un crochet du droit en pleine mâchoire ou lui envoyer mon pied dans les

parties génitales. Encore plus lorsque je l'entends rire comme s'il avait fait la blague la plus drôle du monde.

— Tu es pathétique.

Il tend la main comme s'il voulait que je lui donne quelque chose, un petit sourire narquois sur le visage.

— Ton article, s'il te plaît.

— Hors de question, assuré-je en effectuant un mouvement de recul.

— Parker, tu n'as pas envie que j'aille trouver la grande patronne pour lui dire que sa petite protégée refuse de faire équipe avec moi.

Il continue de me tendre la main. Je la regarde comme si c'était la chose la plus répugnante et dangereuse que j'aie vue de ma vie. Je tente un subterfuge :

— Je ne peux rien te donner pour la simple et bonne raison que je n'ai rien. Ou pas grand-chose.

Il ne semble pas me croire le moins du monde.

— Tu es une très mauvaise menteuse.

Prise au piège, je brûle ma dernière cartouche :

— Je t'envoie tout par mail d'ici la fin de la journée. Ça te va ?

— C'est parfait.

Il sourit, fier de lui, et repart en me lançant :

— J’attends ton mail avec impatience.

Je lève mon majeur dans sa direction et l’écoute rire de plus belle une dernière fois avant de regagner son bureau.

— Ce gars est définitivement un cas désespéré, se lamente Andy en le regardant s’éloigner.

— Tu te souviens quand je te disais tout à l’heure que je renonçais à mon article ?

Andy lève un sourcil circonspect.

— Oui.

— J’ai menti. C’est mon article. Je vais le finir, coûte que coûte et contre l’avis de Meryl. Quand je vais lui présenter mon papier après qu’elle aura lu celui de cet abruti, elle ne m’en voudra pas d’avoir désobéi.

— Joy...

— Ne t’inquiète pas, personne n’en saura rien. Je travaillerai dans l’ombre. Je serai un peu la Batwoman des journalistes.

— Quand tes phrases commencent par « ne t’inquiète pas », ce n’est généralement pas une bonne idée.

— Cette fois, ça sera différent, tu verras.

— Et qu’est-ce que tu fais de ton article sur Liam Castelli ?

— Je te l'ai dit, j'agis dans l'ombre. En apparence, je fais ce que me demande Meryl. En réalité, je traite non seulement le cas Castelli, mais aussi celui de la drogue à New York.

— Tu vas t'attirer des problèmes.

— Je vais faire éclater des vérités, Andy.

— Bien. Si tu es sûre de toi, j'imagine que je ne peux rien dire ni faire qui puisse te faire changer d'avis.

Je confirme d'un sourire malin. En effet, ma détermination n'a aucune limite. Je ne m'arrête pas à un ordre donné. Anderson est un crétin qui ne mérite pas un tel coup de projecteur. J'ai travaillé dur sur cet article et les dernières révélations dont m'a fait part Meryl ne font qu'ajouter un peu plus d'eau à mon moulin.

C'est décidé, cet article est le mien et je vais me battre pour lui.

* * *

À New York, il y a des milliers de bars, mais pas un qui ne vaille le *Crown*. Niché au cœur d'une petite rue, il paraîtrait presque calme comparé à la cohue du reste de la ville. Avec son ambiance industrielle et décontractée, il est notre repaire des jours de pluie et notre terrain de fête des réussites. Ici s'est scellée notre amitié à trois lorsque j'ai présenté Andy à Tess il y a quatre ans. J'y ai passé mes plus folles soirées d'étudiante avec ma meilleure amie, nous y avons fêté anniversaires,